

L'écrivain de demain

Jacques Benoist, Jean-Marie Poupart, Pierre Turgeon, Raoul Duguay et Roger Soublière

Volume 13, numéro 2 (74), 1971

L'écrivain et les pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benoist, J., Poupart, J.-M., Turgeon, P., Duguay, R. & Soublière, R. (1971).
L'écrivain de demain. *Liberté*, 13(2), 68–87.

L'ÉCRIVAIN DE DEMAIN

*« Ob ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ? »*

— HUGO

*« Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage.
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. »*

— ROSEMONDE GÉRARD

« Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez (...). »

— RIMBAUD

La tâche du romancier

On nous a proposé, à MM. Poupart, Turgeon, Duguay, Soublière, ainsi qu'à moi-même, le thème suivant : l'écrivain de demain. On peut aborder le problème de divers points de vue. On peut parler de la tâche de l'écrivain, on peut essayer d'imaginer dans quel type de société cet écrivain sera appelé à oeuvrer, ou encore, se demander s'il sera différent de l'écrivain d'aujourd'hui, et en quoi. On peut aussi — et j'imagine que l'un ou l'autre d'entre nous le fera — on peut aussi se demander si, demain, il y aura encore des écrivains, si, en d'autres mots, l'espèce n'est pas vouée à une rapide disparition, ou encore si la société sur laquelle s'appuie l'écrivain québécois existera toujours. Autre chose : la nature des réponses susceptibles d'être apportées à ces diverses questions dépendra en bonne partie de la notion qu'on se fait de ce demain. Demain, est-ce demain ? est-ce dans cinq ans ? dans dix ans ? dans vingt ans ? dans cent ans ? Et puis, de quel type d'écrivains parler ? Du poète ? du dramaturge ? du romancier ? de l'essayiste ? Chacun a ses instruments, ses techniques, et un but sensiblement différent de ceux de ses collègues.

Chose certaine, il n'est pas possible, en dix minutes, de répondre à toutes ces questions, encore moins d'y répondre intelligemment. Bref, laquelle de ces questions choisir ? laquelle est la question vitale ? laquelle se poser ?

La plus importante, à mon avis, concerne la tâche de l'écrivain, ou plutôt la tâche du romancier, car c'est de lui uniquement dont je parlerai, étant donné que j'ignore à peu près tout des autres types d'écrivains.

La tâche du romancier, comme je la vois, est tout ce qu'il y a de plus simple, du moins en paroles. Sa tâche est de dire la vérité sur l'homme, en même temps que sur les hommes parmi lesquels il vit et sur la société que forment ces hommes ensemble. Et cette vérité, le romancier ne l'exprime pas avec des idées, il l'exprime par le biais d'histoires, d'aventures plus ou moins étranges que vivent des personnages éclos dans son cerveau. Le romancier est un rêveur, mais un rêveur qui raconte à haute voix, sur le papier, ce que font, disent et pensent les créatures imaginaires qui logent chez lui. Le romancier est un rêveur, et ses rêves ce sont ses romans.

« Le rêve est un tunnel qui passe sous la réalité », a dit le poète Pierre Reverdy. L'image est belle, car elle est vraie. Si profond qu'il soit creusé dans la terre, si nombreux que soient ses détours, le tunnel — ou le rêve, ou le roman — doit toujours, dans certaines limites, épouser la forme, les accidents de la surface, sans quoi il risque de déboucher à l'air libre, et alors ce n'est plus un tunnel, ni un rêve, ni un roman. Autrement dit — je m'excuse tout de suite de vous servir de pareilles évidences, si je les dis c'est qu'elles sont nécessaires à mon propos — autrement dit, le rêve et la réalité sont toujours, pour ainsi dire, tributaires l'un de l'autre.

Et le roman, comme le rêve, doit se souder à la réalité, ou mieux, à la vérité. Personne ne m'empêche de penser que les meilleurs romans sont, en dernière analyse, ceux qui donnent l'illusion de la vie, qui sont la vie, une certaine vie qui, comme le rêve, n'est pas directement la vie, mais une vie cachée, une autre forme de la vie — bref les romans vrais. Des romans qu'on lit la gorge nouée, des romans bouleversants parce que vrais, des romans qui, comme on dit, vous prennent aux tripes.

Des romans québécois de cette qualité sont des exceptions dans la production courante. On me dira que la situation est à peu près la même partout, en France, aux Etats-Unis, en Russie, et que ce n'est pas tous les jours qu'une société produit deux ou trois véritables grands romans. Rien de plus vrai, à ceci près cependant ; comme chacun sait, ces pays ont déjà donné naissance à de grandes oeuvres, ils n'en sont pas à leurs premiers pas, alors que le Québec, lui, en est encore jusqu'à

un certain point à la période des commencements, qu'il en est toujours, ainsi que le disait un de nos poètes, à balbutier ses premiers mots.

Il y a de bons, même de très bons romanciers dans la génération de ceux qui ont précédé la mienne. Je songe à Langevin, à Guévremont, à Gabrielle Roy, pour ne nommer que ceux-là. Ces écrivains ont fait de beaux livres, des livres soignés, bien écrits, et qu'il convient de saluer. Mais nul d'entre eux, à mon avis, pas plus du reste que l'un ou l'autre des romanciers de ma génération, n'a encore écrit un de ces livres essentiels qui mènent une littérature nationale à la gloire universelle.

Les Russes, jusqu'à la moitié du siècle dernier, mettaient en doute l'existence de leur littérature et cherchaient la voie à lui assigner. Puis deux livres, *la Fille du Capitaine* de Pouchkine en 1836 et *les Ames mortes* de Gogol en 1842, sont apparus qui ont tranché la question. La littérature russe venait de naître pour de bon. Voici, par parenthèse, ce que disait Gogol de *la Fille du Capitaine* :

« En comparaison de la Fille du Capitaine, tous nos romans et nouvelles paraissent une bouillie sucrée. La pureté et la modération atteignent là une telle hauteur, que la vérité elle-même semble artificielle et caricaturale. Pour la première fois, surgissent des caractères vraiment russes, le simple commandant d'une forteresse, son épouse, l'enseigne, la forteresse elle-même avec son unique canon, le désordre de l'époque et la modeste grandeur des gens ordinaires. Tout cela n'est pas seulement la réalité, mais quelque chose de mieux encore. »

Ici, il faut signaler que les Russes, ainsi que le fait remarquer Henri Troyat dans sa biographie de Pouchkine, accueillirent avec réserve *la Fille du Capitaine* et que c'est seulement les générations futures qui rendirent justice à ce roman et s'aperçurent du changement en profondeur qu'il avait opéré dans la littérature russe.

Comme les Russes du 19^e siècle, nous nous sommes longtemps demandé, et jusqu'à ces dernières années, s'il existait une littérature québécoise. Mais aujourd'hui, et ceci malgré l'accueil encore peu chaleureux du public, qui nierait son existence risquerait d'être un objet de risée.

La littérature québécoise existe, elle est diverse, multiple, elle pousse des ramifications dans toutes les directions, mais, pour reprendre ma comparaison de tantôt, nous n'avons encore produit ni *la Fille du Capitaine*, ni *les Ames mortes*.

Il y a un moment, je qualifiais ces livres de livres essentiels, et qui mènent une littérature nationale à la gloire universelle. Je sais qu'à l'heure actuelle bien des écrivains québécois doutent de la possibilité pour notre littérature de connaître un jour pareille gloire. Malgré cet isolement qui est nôtre et où nous étouffons presque, du moins pour le moment (la plupart de nos livres, pour toutes sortes de raisons, ne quittent jamais le sol québécois, ce qui, comme l'a souvent souligné M. Jacques Brault, constitue un handicap funeste à l'épanouissement véritable d'une littérature), malgré tout, je soutiens, quant à moi, que cette gloire universelle est la seule chose dont il nous faut rêver et pour laquelle, en définitive, nous devons travailler. Sinon, à quoi bon écrire ?

Mais jusqu'ici, nous n'avons pas, à mes yeux, travaillé assez fort. Le roman québécois est encore loin de la réalité, de la vérité, et il n'ose pas raconter et dire les choses comme elles sont vraiment.

Beaucoup de nos romans nous présentent un vague milieu bourgeois, éthéré, abstrait, et pour tout dire ennuyeux. D'autres, qui nous parlent du peuple, sont souvent plus justes, plus vrais, quoique, à les lire, on ressent dans bien des cas un sourd et continu malaise. Je m'explique ainsi la cause de ce malaise : c'est que, pour si vrais qu'ils soient, ces romans sont ordinairement parsemés de fausses notes qui écorchent et l'imagination et l'intelligence du lecteur. Soit que les personnages s'expriment dans une langue qui n'est pas la leur, soit qu'ils posent des gestes qui ne collent pas. Lire de tels romans, c'est comme d'écouter un musicien qui fausse.

Rendre un personnage avec vérité, sans que jamais rien ne détonne, ni dans la description qu'on en fait, ni dans les propos, les gestes et les sentiments qu'on lui prête, cela demande un travail d'imagination et de concentration considérable. En d'autres mots, cela demande un coup d'oeil intérieur et une vision justes. Le romancier doit garder l'oeil

fixé sur ses créatures de rêve et, en même temps, dans les limites qu'il s'est données, c'est-à-dire en tenant compte de la marge de jeu qu'il s'est accordée entre le vrai et le vraisemblable, constamment s'assurer que son rêve demeure fidèle à la réalité qui est à l'origine du rêve et l'inspire.

Mais, en règle générale, il semble que l'écrivain québécois ait peine à acquérir et à conserver une juste vision des êtres et des choses dont il parle. Il y a là, sans doute, une question de talent personnel, mais aussi, je crois, quelque chose d'autre et qui tient à notre situation globale comme peuple.

Chaque homme, à partir d'éléments multiples (sa naissance, son physique, ses talents, sa sensibilité, la nature de ses rapports avec autrui, etc.) se fabrique une image de lui-même, une image rêvée qui lui sert en quelque sorte d'étalon et à laquelle il tend plus ou moins consciemment à se conformer. Il en va de même des peuples.

Mais le peuple québécois n'est pas un peuple ordinaire. C'est, nous le savons maintenant, un peuple asservi, un peuple qui a des maîtres. Et comme tous les peuples dominés, le peuple québécois a tendance à faire sienne l'image que ses maîtres se font de lui, ou, du moins, cette dernière lui cache l'image vraie et humaine de lui-même qui, en dépit de tout, s'est en même temps formée en lui. En d'autres termes, nous avons fini, à un degré variable selon les individus, par penser de nous-mêmes ce qu'en pensent nos maîtres. Je n'apprendrai rien à personne en vous rappelant quelle idée ces derniers se font de nous. A leurs yeux, nous constituons, sur tous les plans, un peuple d'inférieurs qu'on traite de haut, comme tels, et non sans une certaine indulgence, indulgence mi-souriante, mi-agacée, du genre de celle qu'on a pour les enfants turbulents. Pour tout dire, nous formons à leurs yeux un peuple méprisable, et ils nous méprisent.

Cete vision de nous-mêmes, c'est, par la force des choses, chaque Québécois qui l'a faite plus ou moins sienne. Et les écrivains, pas plus que personne, n'échappent en cette matière au sort commun.

Pour ma part, je ne m'explique pas autrement ce ton funèbre et quasi désespéré qu'on trouve dans nombre de nos romans, ou, pour mieux dire, cete incapacité où nous nous

trouvons de parler de nous-mêmes avec sérénité. Il n'est pas étonnant, non plus, que nous écrivions tant de bons romans où les héros sont des enfants, car l'enfance, elle, est en bonne partie épargnée par le sceau d'opprobre qui nous marque dès que nous en sortons. Il me semble, en somme, que l'image que nous donnons de nous-mêmes dans nos livres est souillée par celle que nos maîtres ont de nous et qui, à notre insu, s'est plus ou moins imposée à chacun de nous.

Je m'aperçois que je parle au présent. Devrais-je parler au passé? . . . Sans doute, car en fait tout cela est déjà dans une certaine mesure du passé. Comme peuple, nous avons commencé à nous détourner de cette fausse image et à comprendre que nous sommes, à la vérité, aussi dignes, aussi capables que tous les autres hommes de l'univers. En un mot, nous avons commencé à nous aimer.

Cependant, ce changement d'optique qui s'opère peu à peu en nous est encore trop récent pour que tous en aient vraiment conscience. Nous n'en sommes qu'au début de cette découverte de nous-mêmes. Encore aujourd'hui, nombreux sont les Québécois qui continuent de se mépriser comme par le passé. Quant à ceux qui ont réussi à briser en eux-mêmes cette image trompeuse et à s'en débarrasser, il leur arrive parfois, à leur étonnement, de la retrouver dans leur for intérieur à peu près intacte, et, momentanément, de désespérer de nouveau.

La tâche de l'écrivain québécois d'aujourd'hui, comme de celui de demain, est là : il lui faut tracer un portrait vrai des Québécois, un portrait qui fasse la part des choses, qui rende compte de nos plaies comme de nos zones de chair intactes. Nous avons beaucoup souffert, et bien que notre organisme soit parfois sujet à de soudaines défaillances, il n'en reste pas moins que, tout compte fait, nous sommes toujours en bonne santé. Dire la vérité sur l'homme québécois, c'est, pour l'écrivain québécois, précipiter l'effritement de cette image avilissante de nous-mêmes que nous avons héritée de nos maîtres, c'est hâter notre libération à tous.

Ecrire pour ici

Comme le chat de la Mère Michel, l'écrivain a plusieurs vies. En fait, il a le choix entre deux, trois, tant qu'il voudra d'existences diverses. Je vais m'expliquer clairement. On peut être écrivain d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. On peut être tout cela en même temps, écrivain de toujours, suffit d'être né il y a assez longtemps et d'être tombé dans la bonne collection, ou rien de cela du tout, écrivain raté. Voilà qui est admis. Ajoutez à cela les combinaisons : écrivain d'hier et d'aujourd'hui, écrivain d'hier et de demain, écrivain d'aujourd'hui et de demain, et vous verrez que cela rattrape les quelque sept ou neuf vies légendaires. Il y a des écrivains du passé qu'on lit encore maintenant et qu'on va lire le siècle prochain ; on pourrait ainsi en profiter pour s'interroger sur l'avenir de Shakespeare, de Suétone ou d'Aristophane. C'est au moins aussi important que de savoir si, dans dix ans, on va lire Paul Toupin ou Roger Duhamel, surtout ce dernier qui, mêlé à l'infamant projet des districts bilingues, ne fait pas de bien grands efforts pour augmenter son public ; mais peut-être songe-t-il déjà à une traduction du *Roman des Bonaparte* . . . De toute façon, le moment serait mal choisi, ce pourrait être jugé manoeuvre de diversion et d'autres questions se posent. Par exemple, quel était en 1930 l'avenir de Mauriac, de Dashiell Hammett, de Malraux ou encore de Jean-Aubert Loranger ? Et en 1950 celui de Boris Vian ou de Witold

Gombrowicz ? S'il avait fallu se fier à l'accueil du XVII^e siècle français, la fortune littéraire de Rabelais n'aurait pas été particulièrement fracassante. L'important, on le voit aisément, c'est qu'un livre soit reçu par le monde, peu importe où, peu importe quand. Nous nous entendons, je présume, pour admettre qu'un texte est fait pour être lu, pour être écouté ; l'écrivain existe en fonction du lecteur, de l'auditeur ; ce qui compte d'abord, c'est qu'un écrivain parle, que le monde se reconnaisse dans son livre ou, à tout le moins, qu'il reconnaisse une partie de soi.

Pour être sûr que le lecteur se reconnaisse, il suffit d'aller plus loin que ce qu'il vit quotidiennement. Le fond humain reste sauf mais devient étonnant parce que souligné (cela peut paradoxalement se produire par l'atténuation). Rien de sorcier là-dedans ; il s'agit ni plus ni moins que d'une définition de *la matière littéraire*. Depuis le début, je me contente d'additionner les évidences. Dans la même ligne, le sujet d'un écrivain, c'est le langage. Encore que parfois ce ne soit pas seulement le langage... Cela revient à dire que certains écrivent par la force des mots, d'autres par la force des choses et que ceux qui restent ne sont certainement pas des écrivains. Là-dessus aussi, nous sommes bien d'accord. Bon. Fin du bati-foilage. J'en viens à poser une hypothèse utopique, la première et peut-être en même temps la dernière : la plupart des personnes ici présentes sont des écrivains. A défaut d'être entre amis, nous voilà au moins entre nous. Que nous soyons des personnes un peu trop sensées n'importe pas tellement pour la circonstance. Or, peut-être à quelques exceptions près, nous sommes tous des écrivains d'aujourd'hui. Du moins apparemment. Ce qui veut dire que certains parmi nous, les chanceux, seront des auteurs de demain. Le cumul, quoi ! Pensez-y deux secondes. C'est presque aussi réjouissant que les concours d'amateurs ou *les Découvertes* de Télé-Métropole. Ce qui veut dire encore, et là c'est un peu triste quoique allant malheureusement de soi, que nombre d'auteurs devront se contenter, les miséreux, d'une épisodique renommée... Notre littérature se conforme ainsi à l'usage qui veut que quatre-vingt-dix pour cent ou presque des personnes qui la composent, de par la logique interne de leur production courante, avec un flair

surprenant et difficilement analysable, s'acheminent lentement, paisiblement vers le passé. Sauf erreur, il en est de même à toutes les époques et de toutes les littératures. On ne peut que déplorer ce désolant phénomène — je ne suis pas ici pour cela mais je signale que j'en ai parlé récemment dans une critique portant sur *les Morts* de Claire Martin, parue dans *l'Illettré* — cette pitoyable performance qui semble pourtant bien inscrite dans l'ordre des choses.

Les plus chers nous quittent pour un monde plus rassurant sinon meilleur : celui d'hier. Reste le cas des dix pour cent qui habituellement s'ignorent tels. J'en profite en passant pour proposer une revalorisation du rôle de critique, ce pieux personnage qui justement devrait effectuer le tri et forcer les écrivains du futur à une spécialisation immédiate. Pousserions-nous en effet la mesquinerie, nous écrivains, jusqu'à nous désigner du doigt les uns les autres ? Dans une optique semblable, aurions-nous le culot de poser devant tous le problème de l'avenir individuel de chacun de nous ? Laissons cela à d'autres. On peut bien sûr se demander du fin fond de soi-même : qu'est-ce que je vaudrai en tant qu'écrivain, qu'est-ce que je serai aux yeux du monde dans cinquante ans, cette double interrogation serait même susceptible de faire avancer le débat mais, se situant à un niveau assez proche de la villa à la Martinique, du chalet dans les Laurentides, de la petite maison sur les bords du Richelieu, elle n'en apparaît que plus gênante. Sans quitter cette perspective grandement individuelle, qu'on me permette toutefois de généraliser un peu. Je suppose que si nous sommes à étudier la question, c'est que le fait de savoir comment un écrivain d'aujourd'hui peut devenir un écrivain de demain nous préoccupe un peu. Et, de manière plus désintéressée sans doute, le fait de savoir ensuite comment se fera la relève ; ce qui revient au même et nous ramène à la première affirmation puisque l'écriture de demain naîtra vraisemblablement de la nôtre, prolongement ou cassure.

A ce moment-là, la solution saute aux yeux : un écrivain du présent devient écrivain du futur en éliminant ses concurrents. Car nous sommes aussi entre concurrents, qu'on le veuille ou non. Quelqu'un pourrait avoir placé dans cette

salle une bombe de fabrication domestique et sortir cinq minutes avant l'explosion, unique ou rare survivant de la IXe Rencontre de Sainte-Adèle. En l'occurrence, je pourrais bien l'avoir fait et vous seriez là à écouter docilement ou, en tout cas, à faire semblant. Depuis le temps, vous avez admirablement développé l'art subtil de la feinte.

Mais comment peut-on se permettre autant de futilités, comme depuis tout à l'heure, pauvre de moi, quand on sait que l'avenir collectif des écrivains québécois est en jeu ! L'avenir collectif ? Première nouvelle ! C'est présumer bien vite qu'ils forment quelque chose d'homogène, les écrivains québécois. S'ils cessaient brusquement d'exister, tout d'un coup en se donnant le mot, ce serait sans doute là leur première vraie manifestation en tant que groupe, leur première démonstration d'ensemble. Le problème de l'avenir collectif des écrivains québécois ne se pose pas pour la bonne raison qu'ils n'ont jamais eu d'existence collective. Le foireux démantèlement du F.R.E.Q. en est bien la dernière et la plus accablante des preuves. Je vais aller plus loin. Quand va-t-on poser, une fois pour toutes, que l'avenir de l'écrivain québécois doit se faire au Québec ? On l'a peut-être déjà fait mais il y a bien longtemps, je crois... C'est selon moi un principe indéniable ; combien d'intellectuels trouvent encore malgré tout le moyen de le refuser ! On rêvait avant d'une reconnaissance française, on se souhaite à présent une gloire américaine. Ou presque. Ces visées grotesques sont plus communes, plus répandues qu'on pourrait le croire. Or, il se trouve que l'avenir de l'écriture au Québec n'est pas particulièrement rose. Cela tient, paraît-il, à l'avenir de la langue. Les étudiants des Cégeps écrivent de plus en plus mal. Le fait que certains professeurs de français, au lieu de les faire écrire, leur suggèrent de réaliser des émissions de télévision en circuit fermé me semble significatif. On veut peut-être former toute une génération de Roger Fournier. Là-dessus, il faudrait s'entendre.

Au fond, la réalité n'est sans doute pas si dramatique. Bien peu d'auteurs écrivent sur et pour ici. De préférence, on parle d'autre chose. Il va de soi que tant qu'il restera écrivain du mensonge, l'existence de l'auteur québécois ne saurait être remise en question. Le peuple peut disparaître,

lui restera puisque ce dont il rend compte n'a rien à voir avec ce peuple, ne le représente nullement. Je viens de le dire : beaucoup écrivent encore pour qu'ailleurs on les aime. Ils travaillent à enrichir une littérature étrangère. Dans l'éventualité d'un englobissement du Québec au sein de l'anglophonie, il n'y aurait rien de changé ; ces gens-là continueraient d'écrire pour d'autres. Si pourtant la littérature de demain représentait vraiment le Québec assimilé, en ce sens qu'elle partirait du Québec pour retourner, pour aboutir au Québec, puisqu'il s'agit d'une vaste affaire de communication, si ce circuit s'établissait de façon rigoureuse, nous aurions enfin une littérature unique, à nous, nationale si l'on veut, une littérature qui exprimerait la bâtardise du pays mais qui serait à notre image, entière. Tandis qu'aujourd'hui, sous prétexte que ça n'est pas joli, bien peu osent dire qui on est. Et, au lieu de commencer, d'entreprendre dès maintenant la réalisation de cet avenir, on préfère, grâce à une subvention du Conseil des Arts du Canada, en parler avec une élégante modération entre gens de bonne société.

JEAN-MARIE POUPART

Nous, écrivains de demain

L'écrivain de demain pourrait bien retarder sur celui de maintenant : si rien ne change, nous monopolisons les descriptions de l'avenir, et l'écrivain de demain devient celui d'hier, il ne peut parler que de choses déjà arrivées. Si, afin de sauvegarder son originalité, il se réfugie dans un avenir imaginaire, il tombe dans l'irréalisme. D'où je conclus que nous sommes peut-être les seuls et véritables romanciers et poètes de demain. Ce qui expliquerait le nombre restreint de nos lecteurs, tous plus ou moins anachroniques, notre distance, heureusement provisoire, face à la société.

Que le Freq ne se soit pas prononcé contre les mesures de guerre et qu'il ait vigoureusement protesté contre les districts bilingues ne doit pas nous étonner : seuls ces derniers n'existent pas encore et relèvent de notre spécialité : l'avenir. Il incombera à nos successeurs de critiquer la loi Turner. Cet échange de bons procédés s'inscrit dans une tradition que le nom du populaire journal de Madame Gilberte Côté-Mercier résume fort bien.

Ainsi la position temporelle du romancier ne se mesure pas d'après le calendrier, surtout dans un pays où l'histoire tourne en rond, où elle menace même de reculer jusqu'à disparaître de notre vue, ce qui placerait Fréchette et Ringuet à l'avant-garde de notre littérature. Voilà pourquoi l'avenir se décrit sans dons de prophète, mais en accommodant un peu ses souvenirs à la mode du jour. Le professeur Gazon s'est d'ailleurs attiré des ennuis par l'utilisation ostentatoire de

cette méthode ; il risquait de démontrer au peuple que notre trajectoire ressemble trop à celle des planètes.

La solution consiste donc à ne pas s'enfermer dans un des moments de l'évolution, à fusionner le passé, le présent et l'avenir pour atteindre une intemporalité qui n'est telle que par rapport à la chronologie circulaire visée par tout système voulant se perpétuer. Et ce dernier ne consiste plus seulement dans un régime politique isolé, il s'étend à la planète entière transformée en un modèle cybernétique par la science qui abolit ainsi le progrès, fruit de ses premières découvertes en Grèce, et nous ramène, en moins longs et plus spasmodiques, aux cycles temporels orientaux. L'histoire finirait, débiterait une éternité dont les vibrations soporifiques dureraient autant que le soleil, et qui perpétuerait le même vide habilement dissimulé par des changements de décors.

Peut-être sommes-nous déjà englués dans ce monde tautologique, que chacune de nos paroles sera à nouveau prononcée, non pas en harmonie avec les rythmes cosmiques, mais d'une manière absolument indépendante du contexte, c'est-à-dire toujours incongrue.

Une fois l'histoire désintégrée, la somme des temps individuels substituerait au devenir collectif un être immuable dans son ensemble, à l'intérieur tourbillonnaire, assez semblable donc à certaines rencontres sociales.

Le citoyen devrait alors opposer à l'histoire figée des puissances politiques d'autres rythmes, ceux de son corps ou de son imagination par exemple ; à l'écrivain reviendrait la tâche de créer un temps séditieux à l'aide du langage, ce dernier restant vraisemblablement irréductible à toute organisation statique, en vertu de sa complexité, de son lien avec le passé et la conscience de l'homme. C'est à leur pouvoir de mourir, non pas de durer, que le lecteur de demain reconnaîtrait les bonnes oeuvres littéraires.

PIERRE TURGEON

L'avenir de l'écrivain L'écrivain du présent le pouvoir de l'écrivain

1. **A UN MOMENT DONNE** : l'avenir n'existe pas : l'écrivain n'existe pas. L'avenir de l'écrivain ne m'intéresse pas. L'écrivain de l'avenir, si. L'avenir de l'écrivain, c'est ici, maintenant au **KEBEK**, et partout. L'avenir consiste à inventer le présent. L'écrivain n'a pas d'avenir. L'avenir s'écrit au jour le jour à travers l'écrivain i.e. **TOULMONDE**. L'écrivain de l'avenir demeure dans la transparence des mots. L'écrivain n'est qu'une source de mots pour **TOULMONDE** et **PERSONNE**. L'écrivain de l'avenir écrit sur les panneaux, sur les peaux, sur les mots. Le pouvoir de l'écriture dort dans la mémoire de l'écrivain. Le pouvoir des mots est aussi puissant que la vie et la mort. L'écrivain est un pouvoir dont l'avenir est dans l'exercice de la parole. **A UN MOMENT DONNE** : toulmonde parle à haute voix sur la place publique. Be guehu begueguegüewa, oaeiou mmm menumenum pssstok gngngn dit didit : **A UN MOMENT DONNE** : le rêve est égal à la réalité.
2. L'écriture est la mémoire des temps. L'écriture ne se souvient plus. L'écriture de l'avenir n'efface pas le passé mais invente l'écriture. L'écriture du présent se lit à l'endroit comme à l'envers : de ô en bas. L'avenir est dans l'écrivain qui s'identifie à lui-même : à **TOUTOM**. J'écris pour ne plus écrire. Je n'ai pas commencé d'écrire déjà. J'écris comme j'écris : c'est mon droit absolu. J'écris pour parler. J'écris et je dis la vanité d'écrire et la vanité de

lire si bas. J'écris pour TOULMONDE par TOUTUNCHACUN endedans et endehors de moi. Je suis écrit par TOUTTT et RIEN. Je suis ce que j'écris. Je dis. Je suis écrit partout, toutlemps. Je vaux ce que vaut le KEBEK et viceversa. A UN MOMENT DONNE : l'oeuvre est totale et l'écriture est collective. Sa firvozed vlolal chut. Ssss : jrtrrr wo. I. Lalovlalll flok zlafluchu. Unedevargurst alla piccoli irnedevarggg. Mantravirmmm. Oandreslaksss. A UN MOMENT DONNE : le Kébek prend conscience de sa puissance universelle.

3. Le pouvoir de l'avenir c'est de dire et d'écrire la vérité : le KEBEK. Le pouvoir de l'écrivain consiste dans la prise de la parole. Le pouvoir de la parole n'est pas toutlemps dans la bouche des parleurs. Ce que je dis est mon acte d'écrire. Je parle pour me taire. Ce que je dis n'a pas plus d'importance que ce que je ne dis pas. J'écris : le pouvoir de l'écrivain est de libérer l'écriture d'elle-même. J'écris jusqu'à réduire la parole en poussière. Je n'ai jamais écrit. L'avenir de l'écriture rassemble toutes les possibilités des formes. L'acte d'écrire n'est pas plus beau qu'une fleur fleurie, mais autant. A UN MOMENT DONNE : nous sommes les enfants les uns des autres. ENNOD TNE MOM NU A : breluch froumannn irschelok prugnirrr ournevwww. Mrilingue tagadakatuk menimoname lémalorrrrrrr ha. Homhomhom. Bizzz lll. Ao i aeu éo vroommmmm : dak. Ffflikopilapopal éun allolelu liverobal sss. A UN MOMENT DONNE : l'éclatement du langage habituel appelle un nouveau langage.
4. L'écrivain de l'avenir est celui qui unifie les choses et les hommes. J'écris pour apprendre à parler. En réalité : je me parle à TOULMONDE. Le pouvoir de la parole vient du pouvoir de l'écriture : du silence. L'écrivain de l'avenir perçoit le monde dans sa totalité et sa partie. Il y en a qui sont nés pour écrire ce que les autres réalisent. Il y en a qui sont nés pour faire ce que les autres écrivent. Si j'écris le mot HOMMME avec 3 M et 6 MAJUSCules, je crois dans LOM. Si j'écris, c'est pour transformer ma propre réalité à travers TOULMONDE. A UN MOMENT DONNE : je meurs en chaque mot que je dis.

ENNOD TNEMOM NU A : e.E.E.E. Uongueouvr
 lamaramloum brug burgs. Oink. Mour kist kri cor doz.
 Srisrisrisrisri. Ae uau a hahaom bume tur kri. Jlak. Jlak.
 Jlakapoplik. Chlounnn. Trotttinettttoutttouttt Ouaoouô.
 Hey. Aaaaaaaaaa aaaaaaaaaa aaaaaaaaaa aa aaaa aaaaaaaaa
 a aa aa aaa aa a. A UN MOMENT DONNE : il ne me
 reste que ma folie pour inventer la raison.

5. L'écrivain de l'avenir sait qu'un seul neurone en sait plus qu'un IBM. Si j'avais le monopole de la parole, je ne parlerais pas : j'écris. L'écriture nouvelle assume l'ancienne. La fleur jaillit de l'excrément. Le plus grand pouvoir de l'écrivain, c'est qu'il écrive ce qu'il veut. J'écris de l'universel au particulier, du collectif à l'individuel. J'écris ce que je veux, ce que je sais et ce que je peux. Je suis en vie. L'écriture de l'avenir rassemble dans un mouvement simultané de continuité-discontinuité, tout ce qui peut faire que les hommes inventent une Babel où ils se comprendront sans avoir à fournir de preuve d'existence. Nous assistons présentement à une sorte de révolution biochimique, électromagnétique, psychédélique dont l'expression est le néo-romantisme fantastique et fantasmagorique. L'écriture est hiéroglyphe et stéréotype. Les mots deviennent des armes. Les mots deviennent de l'argent. Les mots muent.
5. Les caractères même de l'écriture constituent une synthèse de toutes les formes et de tous les sons. L'informatique est un bon instrument. Plus le monde se complexifie, plus la parole est divisée par les lois. Les lois qui régissent le comportement des mots sont encore à inventer.
4. Elles ne servent jusqu'à présent qu'à inventer la peur du ridicule. L'écriture électronique qui régit le fonctionnement efficace de la société est basée sur la loi des grands nombres et en perd sa notion d'infini. La transformation du langage suppose la déformation d'un langage transmis par les systèmes en place, les média de masse, l'utilisation de TOUTTT et de RIEN, le refus de la définition définitive. L'invention d'un langage plus vrai rassemble toutes les informations requises pour inventer une nouvelle vie humaine. La spécialisation, les nouveaux codes,
- 2.

la commercialisation de la parole dépendent de son utilisation. Il est possible que la machine revire TOUTTT

1. à l'envers. Le pouvoir de la parole est improvisation consciente.

1. La parole est comme l'eau qui coule. Toultemps et jamais à la même place

EN MEME TEMPS

LIBERTE TOTALE OU RIEN.

A un moment donné

1. « Je m'interdis de renoncer pour moi à ce que je veux pour les autres. »

L'écrivain et le lecteur sont une seule et même chose.

Le mot ici s'écrit à l'endroit comme à l'envers.

Le mot KEBEK aussi.

raoul luoar yaugud duguay

RAOUL DUGUAY

Bilan

Je pose donc la question : pourquoi l'écrivain de demain serait-il différent de celui d'aujourd'hui ou d'hier ? Fondamentalement, les motivations profondes de l'écrivain sont invariables. Je suis quant à moi fermement convaincu que cette motivation est directement liée à l'insatisfaction inhérente à la condition humaine. Par voie de conséquence, l'acte d'écrire est un acte politique, une protestation, voire même un refus global. Je fais ici bien sûr allusion aussi bien aux problèmes sociaux qu'aux problèmes existentiels auxquels l'écrivain ne peut de toutes façons échapper. L'acte d'écrire restera donc pour moi une façon de manifester mon indignation face à l'exploitation, l'aliénation et l'injustice, face à la mort, la haine, la fatalité. Et pardonnez mon pessimisme, mais je ne crois pas que la disparition de l'exploitation et de l'injustice soit pour demain. C'est donc dire que l'écrivain de demain, faisant face à des problèmes de même nature, sera sensiblement le même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire un homme dont les idéaux sont toujours plus ou moins utopiques. Celui-ci n'aura donc pas plus le choix que celui d'aujourd'hui ou d'hier ; il sera aux prises avec les mêmes réalités contraignantes et je doute fort qu'il puisse s'en mieux tirer. L'écart entre la réalité et l'idéal ne se réduisant pas, l'écrivain est par conséquent voué à être un perpétuel perdant.

Le titre d'écrivain d'un autre côté confère à son détenteur des privilèges. L'accession à la culture est toujours liée à la promotion sociale, la culture elle-même étant un privilège de classe — peu importe d'ailleurs le régime politique dans lequel l'individu se trouve. Je ne vois pas très bien encore une fois comment, en gardant les pieds sur terre, il pourrait en être autrement, du moins dans un avenir rap-

proché. D'où la nécessité d'un éveil et d'une conscience face à ce phénomène.

C'est donc dire qu'il me faut maintenant parler de responsabilité. L'écrivain est en effet un des citoyens les plus qualifiés pour désarmer toute visée de propagande politique, par exemple. Cet aspect de la question est pour plusieurs éminemment contestable, j'en conviens. Car, le rôle de l'écrivain n'est-il pas d'abord et avant tout d'écrire, de créer ? Mais d'un autre côté, est-ce suffisant ?

Je crois qu'il est urgent qu'au Québec les écrivains apprennent à se servir de leurs armes. Ainsi, j'admire la persévérance d'un Claude Jasmin qui bon an mal an produit sa douzaine de lettres aux journaux. On est porté à démissionner un peu trop facilement dans notre métier. Ou à minimiser l'importance que peuvent avoir de telles lettres ou toute autre initiative du même genre. Comment peut-on espérer que les gens acceptant nos points de vue si nous cessons de les manifester ? A laisser un Desbiens ou un Pellerin déconner sans répliquer, c'est les laisser gagner par défaut. Je crois qu'il est temps de recommencer à talonner tous ces assis, ces tenants de tous les statu quo.

J'ai longtemps mis en doute l'utilité de l'oeuvre littéraire. Je réduisais celle-ci à son aspect esthétique et, face à cette réduction, j'étais bien sûr déçu et porté à croire, selon la formule connue, que la littérature était un objet sans importance. Je n'en percevais pas l'aspect vital. La communication semblait se situer à un niveau sans conséquence. Et toutes ces discussions, ces querelles sur la nouveauté, l'étonnement face à l'oeuvre ont fini par me lasser souverainement. Ce n'est pas tant que je niais l'importance de l'esthétique mais cette dernière n'étant plus viable pour moi. Ce n'était plus suffisant.

L'aspect utilitaire de la littérature m'échappait donc. Le problème qui se posa alors fut le suivant : en quoi la communication littéraire peut-elle être essentielle ? Ce n'est que tout récemment que j'ai pu trouver une réponse un tant soit peu satisfaisante. Je savais déjà par exemple que les mass media avaient beaucoup moins d'impact qu'on ne le croyait. Les gens se renseignent non pas tellement pour changer d'opi-

nion mais bien pour confirmer leurs opinions. Je croyais que cela s'appliquait également pour la littérature et que les gens lisaient bien plus pour se prouver qu'ils ont raison que pour apprendre à voir les choses autrement. Mais à la lecture d'un article de Léon Festinger et Elliot Aronson intitulé *Eveil et réduction de la dissonance dans des contextes sociaux*, j'ai pris conscience du fait que ces affirmations devaient être nuancées.

La théorie de la dissonance est somme toute très simple ; c'est « l'existence simultanée d'éléments de connaissance qui d'une manière ou d'une autre ne s'accordent pas (dissonance) entraîne de la part de l'individu un effort pour les faire d'une façon ou d'une autre mieux s'accorder (réduction de la dissonance) ». ⁽¹⁾ Ainsi si je dis blanc et que Jacques dit noir, il y a de bonnes chances que nous ayons tous deux tendance à vouloir dire gris à la fin. Ce principe s'applique d'autant plus s'il y a un courant de sympathie entre deux ou plusieurs individus. On le voit, cette théorie s'applique facilement à la littérature. Ce n'est plus tout à fait juste de dire que les gens lisent seulement pour confirmer leurs opinions ou se donner raison. Inconsciemment, ils sont amenés à faire l'effort de se rapprocher des vues de l'auteur. C'est bien sûr une arme à deux tranchants. On l'a vu avec le duplessisme, avec la propagande fasciste. Plus on se rapproche de l'unanimité, plus il est difficile de soutenir un point de vue contraire, de lutter contre une idée. Ça se complique d'autant plus lorsque l'émotivité entre en ligne de compte. Et c'est ce qui explique, du moins en partie, qu'il aura fallu près de dix ans pour faire vraiment démarrer l'idée d'indépendance.

Voyons maintenant un autre aspect de la question. Jacques Monod, dans un récent article du *Nouvel Observateur*, affirme que la nature est essentiellement et extrêmement conservatrice. Si tel n'était pas le cas, le moindre changement génétique, comme on le sait, amènerait des transformations aux conséquences incalculables. Je me demande, à titre d'hy-

(1) *Eveil et réduction de la dissonance dans des contextes sociaux*, Léon Festinger et Elliott Aronson, in « *Psychologie sociale* », textes fondamentaux, A. Lévy, Dunod, Paris, 1970, p. 193.

pothèse, si en ce sens le comportement humain et son aspect nettement conformiste n'est pas en quelque sorte une loi naturelle. S'il en est ainsi, toute politique de gauche est évidemment vouée à un échec irrémédiable par ses moyens caractérisés par le choc des idées, sinon la violence et par son but qui est une transformation radicale de la culture. Une preuve à l'appui de cette théorie est l'acharnement que mettent les gens à s'intégrer, à se normaliser et ce bien souvent à l'encontre de leurs propres intérêts ou même de leur simple bon plaisir. (Ainsi, je suis persuadé que dans la publicité, des compagnies de tabac par exemple, disons Export, ce n'est pas tant la marque en fin d'analyse qu'on vendra mais bien l'idée qu'il faut fumer pour être un homme intégré...) Il est faux de croire que le pouvoir est minoritaire. Le pouvoir est majoritaire, par procuration ou, plus souvent, par la force d'inertie. Pour qu'il y ait changement, il faut donc un long et patient travail. Rendu à un certain point, une idée fait boule de neige. C'est ce qui arrive avec l'indépendance...

Ce jeu d'influence est donc capital pour l'écrivain. On comprend maintenant pourquoi je soulignais tantôt le travail de Jasmin. Mais ce travail, lié selon moi à la responsabilité de l'auteur, n'est pas d'un autre côté au coeur du problème de l'écrivain. C'est de l'oeuvre dont il doit être question, de la communication entre un auteur et un lecteur. Cette communication, je la perçois donc maintenant comme utilitaire et fonctionnelle. L'écrivain est handicapé face au pouvoir, c'est évident. Il ne peut espérer, du moins pour le moment, contrôler les mass media de toutes façons, ce n'est pas son rôle. Mais par contre, ses oeuvres peuvent, au moins partiellement, désamorcer, neutraliser les effets des propagandes officielles qui ne servent pas toujours, loin de là, les intérêts de la communauté.

Qu'on veuille donc bien prendre ces quelques réflexions dont je viens de vous faire part à la fois comme un bilan critique, situé par conséquent dans le temps, et d'autre part comme une nouvelle profession de foi dans mon métier.

L'écrivain de demain ? Après tout, demain n'est toujours que quelques heures ajoutées à aujourd'hui.

ROGER SOUBLIÈRE